

Mory DIOMANDE

Enseignant-chercheur

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan (Côte d'Ivoire)

diomandemory2002@yahoo.fr

René Gnaléga, poète à la ligne. Introduction à une écriture de *nous*

Résumé

Le présent article s'intéresse à la production poétique de René Gnaléga constituée de trois recueils qu'il convient d'appréhender comme un continuum si l'on veut accéder au sens véritable de l'écriture chez cet auteur. *Quetzal*, *Pampres* et *Gaudium* forment ce que le poète appelle volontiers « une trilogie » dont la texture et la contexture s'estiment aussi bien à la verticale qu'à l'horizontale, autant à l'échelle du divin qu'à hauteur des troubles de l'être et des incessants défis existentiels auxquels l'homme moderne, actuel, est confronté. L'écriture poétique de René Gnaléga s'origine ainsi dans un univers qui emprunte à l'ésotérique des croyances ancestrales et d'une foi millénaire en Dieu dont le poète fait le fondement de la vie et du bonheur de l'homme. De là vient l'intention sotériologique qui anime et guide l'écriture chez cet auteur contemporain. C'est autour de cette idée que nous avons mené notre étude, suivant une approche componentielle, prosodique et symbolique.

Mots-clés : *Poésie, écriture de nous, fonction de transmission, écriture sotériologique, Gnaléga*

Abstract

This article focuses on the poetic production of René Gnaléga consisting of three collections that should be understood as a continuum if we want to access the true meaning of writing in this author. *Quetzal*, *Pampres* and *Gaudium* form what the poet willingly calls «a trilogy» whose texture and context are appreciated both vertically and horizontally, as much on the scale of the divine as on the scale of the troubles of the being and the incessant existential challenges which modern man, today, is confronted with. René Gnaléga's poetic writing originates in a universe that borrows from the esoteric ancestral beliefs and a thousand-year-old faith in God whose poet makes the princeps of life and human happiness. Hence comes the soteriological intention that animates and guides the writing of this contemporary author. It is around this idea that we conducted our study, following a componential, prosodic and symbolic approach.

Keywords: *Poetry, writing of us, transmission function, soteriological writing, Gnaléga*

Introduction

« A la question toujours posée : "Pourquoi écrivez-vous ?", la réponse du Poète sera toujours la plus brève : "Pour mieux vivre"¹⁴ ». Cette posture de Saint-John Perse face à l'écriture place la création poétique au centre de la vie sociale où se dessinent les parcours individuels. L'écriture poétique a ainsi ceci d'avantageux qu'elle est d'une vertu méliorative du quotidien pour l'homme, dans l'appréhension que celui-ci peut avoir de l'existence et des situations qu'il traverse. Cette qualité superlative investit l'écriture, entre autres, de la mission de contribuer au mieux-être de l'homme. L'on comprend pourquoi Aimé Césaire reconnaissait à la poésie le pouvoir singulier qu'elle conférait à l'homme : « la force de regarder demain¹⁵ ».

Cet esprit protensif était déjà celui de Victor Hugo qui déclarait : « Le poète en des jours impies / Vient préparer des jours meilleurs.¹⁶ » Fort de ce postulat et loin de toute procrastination, le poète se veut un agent de changement, prompt, actif et résolu, dont l'action dans le cadre social peut s'estimer à l'aune de son influence sur l'environnement, sur son temps, notamment sur la vie réelle, quotidienne, de ses contemporains, voire au-delà. Voilà qui instruit sur l'œuvre de René Gnaléga dont l'écriture semble connexe à la conception susdite et aux enjeux qu'une telle poésie peut servir.

C'est dans le champ de cet exposé théorique ou conceptuel, relativement à l'essence et à la symbolique de l'acte d'écrire, que nous mènerons le présent travail. Il s'agira de cerner la singularité du projet scriptural de René Gnaléga en approchant le cadre dans lequel émerge son écriture et en dégagant la portée de son œuvre. Pour ce faire, une analyse componentielle et symbolique sera envisagée, sur la base du « plan du contenu poétique¹⁷ ». De même, « l'ensemble des traits relatifs à la composante phonique du discours¹⁸ » mobilisera notre attention, dans l'optique prosodique, selon ce que Greimas et Dessons en disent.

¹⁴-Saint-John Perse, « Témoignages littéraires », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1972, p.564.

¹⁵-Aimé Césaire cité par Landry Wilfried Miampika, « L'élan poétique aujourd'hui » in *Africultures : Que peut la poésie aujourd'hui ?*, Numéro 24, Décembre 1999, Disponible sur <<http://africultures.com/lelan-poetique-aujourd'hui-1157>>.

¹⁶-Victor Hugo, « La fonction du poète » in *Les rayons et les ombres*, *Œuvres complètes*, Paris, Delloye, 1840, p.33, Disponible sur <<https://g.co/kgs/iFhY9g>>.

¹⁷-Algirdas Julien Greimas, *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Librairie Larousse, 1972, p.17.

¹⁸-Gérard Dessons, *Introduction à l'analyse du poème*, Paris, Dunod, 1991, p.55.

1. De la fonction de transmission de la poésie

Avec René Gnaléga, il apparaît fondamental de questionner l'écriture poétique sur la base de son rapport à l'homme et à la société. Si le statut de poète s'accompagne d'une *fonction*, au sens du rôle joué pour faire agir, pour mettre en mouvement, faire fonctionner la dynamique sociale, c'est, en bien des manières, parce que celui-ci se fait tantôt penseur, un « poète-penseur remplissant une sorte de magistère social et éthique¹⁹ ». C'est au bout de cet exercice que se perçoivent les véritables enjeux de la poésie de René Gnaléga qui révèle l'écrivain comme un parangon d'humanité offrant sa guidance — dans une perspective prométhéenne — au vulgaire, autrement dit, au commun des mortels.

Le poète « semeur²⁰ » de Victor Hugo se retrouve en l'espèce. C'est bien lui qui fait germer l'espoir là où tout est dévasté et froid, comme dans l'indifférence d'une société dominée par l'individualisme, le profit et le culte de soi. C'est aussi lui qui se dédie à ensemercer les cœurs arides (éprouvés et lessivés par les vicissitudes de l'existence) et à confronter les esprits doctrinaires (enfermés dans le carcan des contingences et de l'immédiat, des préjugés et des idéologies érigées depuis en *doxa*). Il se dévoue tout entier à amener l'homme à reprendre goût à la vie dans une société blasée à force d'indigence, de violences et d'injustices vécues au quotidien.

*J'ai vogué et
dans l'enchantement
j'ai découvert
Ô enchantement !
l'autre rive rêve
et le poète
ancien
venu des profondeurs
abyssales pour
me nourrir de
son nectar
(Quetzal, pp. 17-18)*

C'est en ce point que la fonction de transmission de la poésie prend du sens. Se posant en gardien du patrimoine universel, à tout le moins des siens, le poète œuvre à la survie de la mémoire et des pratiques collectives. Si Babacar Sall fait de lui « un porteur d'espérance [...] un passeur de vie, un passeur de mots²¹ », c'est encore pour dire qu'il draine

¹⁹-Louis Saisi, « La fonction du poète-penseur dans la société. Actualité de Victor Hugo » dans *Humanisme* numéro 324, Editions Grand Orient de France, 2019, p.79, Disponible sur <<https://www.cairn.info/revue-humanisme-2019-3-page-77.htm>>.

²⁰-Victor Hugo, *Op. cit.*, p.29.

²¹-Babacar Sall, « Je veux être un bâtisseur de rêves » in *Africultures : Que peut la poésie aujourd'hui ?*, Numéro 24, Décembre 1999, Disponible sur <<http://africultures.com/je-veux-etre-un-batisseur-de-reves-1158>>.

dans son sillage un ensemble de valeurs et de pratiques. Il est le dépositaire d'un héritage précieux (« nectar ») à préserver et à transmettre. Tout cela engage une certaine psychologie sociale, des usages, des normes, un mode de vie et de pensée. Nous retrouvons cette idée chez René Gnaléga dont l'ambition est de porter des projets plus grands que soi, tout en étant capable d'impacter durablement son temps et son espace de vie.

Mers, terres, océans
Terres réunies
Terres semblables
Terres de mes semblables
Mêmes terres
Mêmes mers
Mêmes âmes

(Quetzal, p.20)

Avec Gnaléga, l'homme universel se dessine, en symbiose avec la planète et son environnement. Ce tournant mésologique que prend l'écriture est un trait commun aux œuvres de l'auteur. Suivant cela, le texte poétique se présente, dans un effet miroir, comme un canal pour scruter la société, les vies individuelles et les consciences. L'image spéculaire qui s'en détache peut être appréciée, sans verser dans une profonde analyse psychanalytique²², comme le reflet d'un monde tumultueux faisant écho aux événements qui agitent le quotidien. « L'univers est angoissé » (*Pampres*, p.23). L'homme y manifeste sa présence, pour *devenir*, pour *choisir* et *interagir* avec les autres, donc pour *exister* (en référence à l'acceptation existentialiste²³), pour se construire un parcours de vie dans un univers en perpétuelle mutation.

L'environnement social qui héberge ce parcours de vie est le plus souvent agité (par la concurrence, les rivalités, la compétition, les conflits, la lutte des classes, la volonté d'hégémonie, la lutte pour la survie, etc.) et caractérisé par d'incessantes interactions au cours desquelles il n'est pas rare que des frictions surviennent. C'est ce qui vaut de parler de monde tumultueux, bruyant des angoisses, des besoins et des attentes individuels. « C'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs qui battent comme le mien²⁴ », disait Robert Desnos dans *Destinée arbitraire*. René Gnaléga, lui, se fendra d'une série de questions rhétoriques trahissant son désarroi face à ce « Monde embrasé d'envies inassouvies » (*Pampres*, p.42) où tout est fardé et en déliquescence :

Sous nos yeux le monde se désagrège, s'étirole

²²-René Kaës, *Les théories psychanalytiques du groupe*, Paris, PUF, 1999.

²³-Jean Foulquié, « Qu'est-ce que « exister » ? », *L'existentialisme*, Paris, PUF, 1984, pp.40-45.

²⁴-Robert Desnos, « Ce cœur qui haïssait la guerre », texte extrait de *L'Honneur des Poètes* et repris dans *Destinée arbitraire*, Paris, Gallimard, 1975, pp.224-225.

*Sous nos yeux tout s'envole en fumée
Sous nos yeux le monde s'embrase
Quel est ce monde dans lequel le mensonge revêt les atours de la
vérité ?
Quel est donc ce monde où les valeurs sont renversées ?
(Gaudium, p.22)*

Cette fidélité au vécu, ce souci de percevoir la réalité dans ce qu'elle a d'objectif et d'inhérent à l'existence, à l'exemple d'Henri Michaux qui invitait ses contemporains à méditer la parole poétique aux fins de mieux comprendre la vie et les enjeux du monde — « Hommes, regardez-vous dans le papier²⁵ » — est entretenu(e) par l'écrivain ivoirien, « étrange / étranger / dans le théâtre des événements / d'une existence farcesque » (*Gaudium*, p.26). Voilà donc le poète au cœur de la société et du quotidien, témoin oculaire et auriculaire de son époque. L'image spéculaire est ici réinvestie, doublée d'une dimension scopique qui problématise la question du regard (regardé et être regardé), comme pour signifier que l'écriture est désormais commise à mettre l'homme en face de ses agissements et de ses responsabilités.

Tous ces éléments sont repris au compte de René Gnaléga qui, par-delà le « niveau de surface²⁶ » du discours poétique, consacre une position double du poète face au monde. D'une part, il veut la poésie à hauteur d'homme, immergée dans le quotidien, comprise et partagée de tous, du fait des idées et des valeurs promues. D'autre part, il sacralise la fonction de transmission du poète à laquelle il ajoute une fonction d'intercession au bénéfice de l'homme. Tel qu'il est dit dans les *Saintes Ecritures*, « Le Seigneur, l'Éternel, ne fait rien / Sans avoir révélé son secret à ses serviteurs les prophètes²⁷ ». En l'occurrence, eu égard aux racines spirituelles de l'écriture de René Gnaléga, le caractère médiumnique, messianique et rédempteur de sa poésie s'affirme. La revenance de figure légendaire (« DJEREBEUGBEU », p.30), l'exaltation de l'âme des ancêtres et de la terre natale (« BOWA ZAGBA », p.30 ; « LÔKOUDA », p.31) autant que la vénération de l'« Orfèvre parfait du Cosmos » (p.20), sous les traits de « Dieu » et du « Christ », en sont des signes manifestes.

Cette image du poète porteur de la « Parole des origines / Parole originelle / Parole ombilicale » (*Pampres*, p.31), toujours révélatrice de vérités et de sagesse pour édifier ses semblables, a partie liée avec le « voyant²⁸ » d'Arthur Rimbaud. Elle renvoie encore au poète « pareil aux

²⁵-Henri Michaux, « En pensant au phénomène de la peinture » in *Passages*, Paris, Gallimard, 1963, p.60.

²⁶-Algirdas Julien Greimas, *Op. cit.*, p.17.

²⁷-*La Bible*, « Amos », Chapitre 3, Verset 7.

²⁸-Arthur Rimbaud, *Lettre du voyant*, 1871, Disponible sur <http://www.artyuiop.fr/Arthur_Rimbaud_-_les_lettres_du_voyant_files/artyuiop10A-Rimbaud-Les%20lettres%20du%20voyant.pdf>.

prophètes²⁹ » et doté du pouvoir de faire « flamboyer l’avenir³⁰ ». Il s’agit en outre du poète *vatès*, celui dont l’élan, pour le moins enthousiaste — de *éntheos* (« possédé par un dieu ») et de *enthousiasmós* (« possession ou transport divin ») — tient du Transcendant et témoigne de la puissance du verbe poétique. L’auteur le dit lui-même : « J’aime les mots / qui déplacent montagnes et collines » (*Gaudium*, p.37). Si nous convoquons ces références, c’est parce qu’elles ont contribué à forger l’écriture de René Gnaléga qui s’y abreuve volontiers.

Par ailleurs, l’auteur enracine son écriture dans l’espace insulaire et végétal, convaincu que c’est « La Nature pure / [qui] nous offre la vie / sans fioriture » (*Quetzal*, p.41). Ces espaces sont pour lui des lieux de liberté absolue qui réconcilient l’homme avec sa nature foncière, celle d’homme libre. Cela s’inscrit également dans une perspective mésologique aux fins de mettre en communion et en osmose la nature et l’humanité tout entière. Ces lieux sont encore le témoignage du besoin de s’affranchir de toute contingence pour prendre de la hauteur, jusque là où l’air (signe de vie) est pur et vivifiant, pour gagner aussi en hauteur, jusqu’à l’Empyrée, là où séjournent les divinités célestes, symboles d’une vie éthérée, délestée de toute astreinte et soustraite à la finitude à laquelle condamne le monde matériel.

C’est dans cet univers que germe et que prospère la poésie de René Gnaléga. Après *Quetzal* en 2015 et *Pampres* en 2017, ce poète contemporain a livré en 2023 son troisième recueil de poèmes intitulé *Gaudium*. Une rapide analyse titrologique permet de souligner la sobriété des titres de chacun des recueils, réduits à un syntagme unique : *Quetzal*, *Pampres*, *Gaudium*. Ces différentes lexies fonctionnent comme des mots-symboles dont le sens, la signification et la symbolique restent continûment ouverts et libres d’interprétation vu qu’ils ne sont en rien tenus par un article qui aurait valeur de *déterminant* ou qu’ils ne sont aucunement fixés par un adjectif épithète qui ferait alors peser sur le mot le poids d’un certain sens préétabli, par avance dénoté ou conventionnel. Le « dédoublement du discours³¹ » qui s’ensuit opère à partir de ces référents de départ.

Le premier recueil de poèmes, *Quetzal*, est écrit dans un dialogue de plumes avec Dominique Martin, poète et plasticien vivant en Guyane. L’écriture double qui en résulte, loin de figurer un rapport dual entre deux consciences et deux inspirations, tend plutôt à rapprocher ou à conjoindre deux univers de création et de vie qui ont en commun le goût de la nature, une inclination à la mythification et une perception hiératique, sacrée, de l’existence humaine et des mystères qui l’entourent. Comme la « Préface » du livre le laisse percevoir, « ici, il ne s’agit pas seulement

²⁹-Victor Hugo, *Op. cit.*, p.33.

³⁰-*Ibid.*, p.34.

³¹-Algirdas Julien Greimas, *Op. cit.*, p.17.

d'œuvres croisées mais bien d'un croisement de destins à la verticale magnétique de l'équateur³². »

Dans cette œuvre, « au-delà des flots, au-delà des mots » (p.12) et répondant à l'appel du « Quetzal, l'oiseau du paradis » (p.12), René Gnaléga confessait déjà la frénésie, sinon l'ardeur qui le portait dans le sillage de cet « oiseau majestueux au plumage vert s'élançant vers des cimes inconnues » (p.16). Fort heureusement, le poète finira par retrouver son chemin dans un « Monde aux confins de l'espérance et de l'amour » (p.22), un monde erratique qui demeure toutefois une promesse de bonheur et de joie.

A l'approche de son second recueil de poèmes, *Pampres*, l'on observe le profond enracinement de l'œuvre dans le terreau des vérités immuables. Le poète y livre une écriture incantatoire et contemplative supposée libérer des tourments de l'âme. Dans ce cadre, le projet scriptural de René Gnaléga prend l'amplitude d'une ambition, celle de ramener l'homme à l'essence et à l'essentiel de la vie pour « [accéder] à la racine de nos êtres éblouis » (p.10). Le motif de l'ivresse, « suc divin / du mystère de / l'amour total et achevé » (p.11), avait alors été convoqué par l'auteur comme symbole de l'épanchement, de l'enthousiasme et de l'inspiration poétique. La prégnance de ce motif est si soutenue chez Gnaléga que ces vers, extraits du poème « Ivresse » (*Pampres*), figurent à l'identique dans le recueil *Quetzal* paru deux ans plus tôt (p.28). Le symbole du vin qui y transparaît fait de la poésie la source d'une vérité cathartique vouée à l'élévation de l'âme et à la célébration de la vie.

Jour sans pareil
UNIQUE

Soleil premier
Jour premier
Beau

Jour où
Coula le vin
bain de vin « in vino veritas »
pain de vie
Mais non vain plaisir
Soif de vie
Secrétant la vie

(*Pampres*, p.10)

Quant à sa troisième œuvre, *Gaudium*, il y a au cœur de ce recueil de vies et « de la vie pour toujours en partage » (p.24), une « quête inextinguible du bonheur » (p.26), suivant la « pulsion jubilatoire » (p.46) du poète conduit par un esprit d'humilité et d'ouverture au monde. Le titre du recueil, du fait de la valeur programmatique que l'auteur lui attache et en raison de son apparentement au texte conciliaire intitulé « Gaudium et

³²-« Préface » de *Quetzal*, Paris, Editions du Panthéon, 2015, p.11.

Spes³³ », donne au projet scriptural de René Gnaléga une assise spirituelle qui enjambe aisément le cloisonnement religieux et l'individualisme social. C'est corollairement à cela que le poète postule au statut de *vatès* dont la « Parole de beauté » (*Pampres*, p.31), parole médiatrice, se fait intercession au bénéfice de l'homme.

Dans un monde où les discours soporatifs endorment les consciences et désorientent le sens des valeurs morales, humaines, le recours aux *Saintes Écritures* confère à l'œuvre une dimension testimoniale et salvatrice. Il y a bien inscrite au centre du recueil l'idée du « mystère de l'homme [qui] ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné³⁴ ». La profondeur d'un tel mystère restera toutefois inatteignable pour l'homme tant que subsistera en lui un zeste de vanité et de prétention à vouloir dominer le monde.

Par ailleurs, en suivant les pourtours et les détours de sa production littéraire, l'on observe qu'en tant qu'écrivain, René Gnaléga a une généalogie, une filiation dont la source matricielle, l'*Alma mater*, demeure la Poésie, « mère de nos essences éternelles » (*Pampres*, p.22). Il a pour figure paternelle et maître d'initiation Bernard Zadi Zaourou dont la mystique et l'inclination à la valorisation des objets culturels concourent à marquer l'ancrage traditionnel et mémoriel chez le poète, avec une poésie du souvenir synonyme de parcours individuel, d'histoire personnelle, intime ou en partage, d'expériences de vie, bonnes ou mauvaises, toujours sources d'enrichissement, de témoignages et de cognitions sur lesquels capitaliser pour avancer ou pour retrouver son chemin quand viennent les temps ténébreux. Les incessantes références à « Bingerville » et à la « Guyane », des lieux de vie privilégiés pour l'auteur, corroborent cet état de fait.

René Gnaléga a pour figure tutélaire et avunculaire Bernard Binlin Dadié dont il porte fiévreusement la mémoire et la production à travers une Fondation Bibliothèque-Archives éponyme, l'exégèse de ses écrits et la promotion de l'œuvre gigantesque de cet écrivain aujourd'hui disparu. Comme aïeul, vient Léopold Sédar Senghor à qui l'auteur est lié de façon insécable par l'idée de la beauté du langage et le souffle généreux de l'Universel inclinant à l'amour de soi et du prochain, au fil d'une longue entreprise de « redignification³⁵ » de l'homme noir, sinon de l'homme tout court, de l'homme sans épithète. Aimé Césaire, l'autre aïeul, est lié au poète par l'appel du sang nègre ramenant à une origine commune et

³³-*Gaudium et Spes* [Traduction : *Joie et espoir*], Constitution pastorale issue du Concile Vatican II, 8 décembre 1965. Texte inspiré de l'encyclique de Jean XXIII : *Mater et magistra* (15 mai 1961) et de la Constitution apostolique : *Humanae salutis* (25 décembre 1961).

³⁴-*Gaudium et Spes*, « Avant-propos », Consulté le 27 juillet 2022. Disponible sur <https://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_cons_/19651207_gaudium-et-spes_fr.html#_ftn1>.

³⁵-Marie Ines Harté, Revue *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, numéro 118, septembre 2014, p.207, Disponible sur <<http://temoigner.revues.org/1277>>.

surtout par l'insularité, un trait essentiel de la vie et de l'écriture de René Gnaléga.

Par une parenté lointaine, le poète ivoirien se reconnaîtra en Charles Pierre Baudelaire, *maestro* de l'épanchement dont la plume virtuose sait pleinement rendre compte des vicissitudes de l'existence et des troubles de l'être. Sa fratrie, il la rencontre dans la verve de toutes les plumes du quotidien dévouées au bien-être et au salut de l'humain, non sans exemplifier la magnificence du divin. C'est à raison que déjà, en 2015, à la p.33 du recueil *Quetzal*, il couchait ses vers dans un *vibrato* :

Poète ancien
Poète paternel
Poète fraternel
Poète de l'amitié
Poète de vérité

Par ailleurs, dans un article antérieur, nous faisons état de « l'universalité³⁶ » de la pensée de l'auteur, mêlant l'universel au diversel, dépassant les limites idéologiques que ces deux approches imposent, pour enjoindre à décroquer le monde qui n'est plus uniquement vécu à l'échelle de la vie sociale routinière, mais qui est saisi dans toute la profondeur du caché et de l'intime.

La beauté, la joie en partage, la célébration du divin et de la vie sont des thématiques récurrentes dans l'œuvre globale de René Gnaléga, laquelle présente des constantes qui tracent une ligne transversale entre ses différents écrits. L'auteur lui-même les décrit comme une « trilogie » : « *Gaudium* est l'aboutissement d'une trilogie. De l'oiseau royal à la joie en passant par les grappes de raisin, ma poésie est l'expression d'une sensibilisation positive, une vraie exaltation de la vie vibrante, bouillonnante, abondante et féconde³⁷. » L'on comprend pourquoi, de façon obsédante, les motifs de l'altérité, de la spiritualité, de l'espérance et de la jouissance inhérente au besoin de profiter des délices éternelles et des petits plaisirs de la vie sont des constantes de son écriture.

Le « [jour] de vèpres, de joie [et] d'amour », le « jour de fêtes, de beauté, de joie et de bonheur » annoncés dans *Quetzal* (p.26 et p.27) cèdent la place dans *Gaudium* à « l'heure, la meilleure, celle de nos amours éblouissantes, [...] l'heure essentielle de la vie et de la jubilation, [...] l'heure providentielle de la cueillette et de la moisson, [...] l'heure tant attendue où fusionnent, frissonnent nos envies et désirs inavoués, [...] la

³⁶-Mory Diomandé, « Écriture verte et parole uni(di)verselle dans *Pampres* de René Gnaléga » in *Akofena*, Revue Spécial numéro 5, Décembre 2020, pp.145-154, Disponible sur <https://www.revue-akofena.com/wp-content/uploads/2021/09/013-Mory-DIOMANDE-pp.-145-154.pdf>.

³⁷-René Gnaléga, Propos recueillis par Mory Diomandé lors de la cérémonie de présentation du recueil de poèmes *Gaudium*, Abidjan, Librairie Carrefour, Vendredi 03 mars 2023.

minute sacrée, celle de l'envoûtement et de la délivrance vibrante et ensorcelée, de la purification et de la rédemption sotériologiques. » (p.35).

De même, du « Monde en quête de Paradis » dépeint dans *Quetzal* (p.22), l'on en est désormais, avec *Gaudium*, à une « quête inextinguible du bonheur » (p.26). De la première à la troisième œuvre, le parcours est tracé. Tout et tous se convertissent à un plus grand que soi. Ainsi, René Gnaléga consacre un schème énonciatif dont la pierre angulaire est le *nous*, un *nous* qui campe symboliquement tous les élans, toutes les frustrations et les aspirations des hommes. Le texte poétique se mue alors en un réceptacle double, à la fois des peines, des désillusions et de l'impuissance, d'une part, des rêves, des projets et de l'espérance en des temps et en un ailleurs nouveaux, d'autre part. Du coup, la condition humaine vient se loger dans le champ poétique où l'exercice de la parole renforce le droit d'espérer et le sentiment d'avoir encore une marge d'action sur le cours des événements.

Si le *nous* se fait tantôt singulier, c'est pour bien rendre compte du destin pluriel du poète, celui qui a la latitude et le pouvoir de camper la destinée humaine en prenant pour lui et sur lui les drames humains et les défis auxquels la société est confrontée. Quand le poète dit « mes inquiétudes » et « mes espérances » (*Pampres*, p.21), c'est aussi à celles de ses contemporains qu'il fait référence. Il parle alors de ce qui « Pousse les hommes à crier / de détresse » (*Pampres*, p.23). Il parle de « nos vies / pour que la vie soit possible. » (*Quetzal*, p.40). De même, c'est « Devant les vestiges et les décombres de nos cieux » (*Pampres*, p.22) que René Gnaléga évoque « l'essence de l'existence » (*Gaudium*, p.20) et « nos essences éternelles » (*Pampres*, p.22).

Il en est ainsi car *nous* est un pronom unique, le seul à contenir tous les autres pronoms. En effet, *nous* a une valeur unificatrice, symbolique de substitution et de représentation pour tous les autres pronoms :

Nous = Je

Nous = Il

Nous = Je + Tu

Nous = Je + Il et/ou Elle

Nous = Je + Vous

Nous = Je + Ils et/ou Elles

Nous = Je + Tu + Vous + Il(s) et/ou Elle(s)

Nous, ce pronom avatar, qui épouse et incarne les identités au gré des circonstances, tient de la volition pour un individu assumant une responsabilité collective. D'un point de vue isotopique, il va avec l'idée de solennité, de dignité et de modestie (*nous* de majesté, d'autorité ou d'humilité). Il tient par ailleurs d'une représentation individuelle et collective. Il admet ainsi le sème de l'altérité. *Nous* = Moi + Autrui. C'est la marque d'un appel, d'un élan vers ce qui est différent, autre. *Nous*, ce Moi⁺, est un terme réciproque, réfléchi, englobant, qui favorise une prise

de parole personnelle et groupale, parfois proche de l'introspection, comme dans une thérapie de groupe commise à exorciser la société de ses traumatismes. Cette pensée se retrouve dans la production de René Gnaléga qui nourrit le rêve revendiqué de « retrouver dans l'immense pénombre les Ancêtres disparus / et [s]es frères... / d'Autrefois » (*Gaudium*, p.36), suite aux différentes crises sociopolitiques et militaires qui ont fragilisé le tissu social dans son pays, la Côte d'Ivoire.

Cette inclination à l'altérité, ce cheminement de soi vers autrui, indispensable au « bonheur inégalé / de moi en toi / et / de toi en moi » (*Quetzal*, pp.28-29 ; *Pampres*, p.11 ; *Gaudium*, p.43), tient dans le passage *infra* qui a ceci de particulier qu'il est commun aux trois œuvres de l'auteur. En dépit de quelques variations dans la disposition typographique, ces vers se remarquent aussi bien dans *Quetzal* (p.28) et dans *Pampres* (p.10) que dans *Gaudium* (p.43).

Moelle de toi
Moelle de moi
Ivresse de toi
Ivresse de moi
En totale ébriété
En totale harmonie
En totale et merveilleuse fusion

La symétrie des vers, les parallélismes syntaxique et sémantique qui caractérisent, par exemple, les quatre premiers vers illustrent bien l'idée du poète de mettre l'un et l'autre, soi et autrui, sur un même pied. C'est ce souci d'égalité entre les individus que René Gnaléga quête continuellement et qui constitue, pour lui, l'un des principaux buts de l'existence ici-bas. Les réseaux allitératifs et assonantiques, les nasales, la rime et l'anaphore qui se manifestent en l'espèce « dédoublent la manipulation phonique du niveau prosodique »³⁸ pour instaurer une réelle harmonie dans le texte. Celle-ci fait prendre à la parole de l'auteur une amplitude sonore pour porter, le plus loin possible, le message véhiculé, celui de l'égalité et de la cohésion entre les hommes.

La communauté de destin et le cercle de valeurs qui se structurent par là sont des vecteurs de l'union à laquelle appelle l'auteur, d'où le singulier pluriel et le pluriel singulier qui complètent la charge sémique et symbolique du *nous*, celui des liens entre les membres d'un groupe social donné, avec toutes les interactions et les relations d'interdépendance que cela implique. C'est à raison que le poète s'exprime au nom des « Villes et villages / Hommes et femmes / Enfants enfin / Générations en déshérence » (*Quetzal*, p.32), résolu à faire émerger un « Monde en totale osmose / avec la vie elle-même » (*Quetzal*, p.36). Cette idée, pour le moins récurrente chez Gnaléga, trouve un éclairage avec Ruth Amossy :

Le locuteur qui prend la parole ou la plume entend souvent projeter une image qui n'est pas seulement la sienne, mais aussi celle du

³⁸-Algirdas Greimas, *Op. Cit.*, pp.11-12.

groupe auquel il appartient et au nom duquel il dit parler. Plutôt que de manier le « je », ou encore de se cacher dans un énoncé qui dissimule sa source, il emploie alors le « nous ». La relation du « je » au « nous » comporte de toute évidence des enjeux sociaux et politiques importants. Elle marque la volonté du sujet parlant de se voir et de se montrer en membre d'un groupe qui fonde son identité propre. En retour, elle signifie aussi qu'il entend représenter tous ceux que recouvre le pronom « nous », qu'il se donne comme leur porte-parole officiel (.) ou comme un représentant automandaté.³⁹

C'est bien ce qui s'observe dans le corpus, au fil d'une écriture dont l'ancrage social est d'autant plus marqué que « l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire⁴⁰ ». C'est à juste titre qu'il est ici question d'une écriture de *nous*. Un *nous* d'humanité fait d'humilité et de contrition face aux faiblesses du corps et de la conscience. Un *nous* de gratitude et de célébration face à la beauté de la Création et à la grandeur du divin. Un *nous* pour exemplifier la parole poétique. Un *nous* qui dispense de « la vanité du moi (.) *a priori* difficile à réconcilier avec la vision humaniste de l'action humaine rationnelle et maîtrisée⁴¹ » et qui intègre le travail d'écriture dans le procès collectif. Un *nous* de solidarité pour mieux endurer les épreuves du quotidien, pour espérer se soustraire des pesanteurs existentielles et sauver l'homme du sort réservé à la planète. Par contrecoup, le poète se pose en héraut des siens et en représentant d'un monde certes en sursis, mais qui demeure vivant tant que « le soleil nous offre ses rayons / Et [que] nous les accueillons » (*Gaudium*, p.21).

Le rappel d'évènements constitutifs d'un imaginaire collectif, à l'instar de l' « Entrée triomphale de l'Élu » (*Pampres*, p.9) — référence à l'arrivée de Jésus, présenté comme le « sauveur », à Jérusalem — ou de la « FEMME TOTALE » (*Gaudium*, p.41) à qui se greffe un mythe fondateur de la Création et de la procréation, ou à l'exemple du passé colonial nègre et des « Ancêtres disparus mais visibles » (*Pampres*, p.20), lien pour amarrer l'écriture au quai de l'histoire et des traditions séculaires, ce rappel, disions-nous, permet encore au poète de fédérer les sensibilités et d'aborder avec optimisme le projet d'une « vie renaissante » (*Gaudium*, p.33).

³⁹-Ruth Amosy, « "Nous" : la question des identités de groupe. Ou la construction d'un ethos collectif » in *La présentation de soi*, Presses Universitaires de France, 2010, p.157, Disponible sur <<https://www.cairn.info/la-presentation-de-soi-9782130580959-page-156.htm>>.

⁴⁰-Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), Paris, Seuil, 1972, (modifié le jeudi 06 novembre 2008). Disponible sur : <http://ae-lib.org.ua/texts/barthes_le_degre_zero_de_lecriture_fr.htm>.

⁴¹-Emmanuel Picavet, « Vanité du moi et sujet de la décision : Pascal, Bossuet, Fénelon », *Littératures Classiques* Numéro 56, Armand Colin, 2005, p.131, Disponible sur <<https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2005-1-page-119.htm/>>.

A lire René Gnaléga, l'on est exposé aux effets d'une écriture « où la subjectivité du sujet écrivant s'efface [tantôt] au profit d'un Autre, lieu de la parole⁴² ». Cet élan vers autrui, ce cheminement de soi à l'autre, ce parcours du même au divers est l'une des caractéristiques de l'écriture chez René Gnaléga, poète du cheminement (spirituel), poète du parcours (initiatique), poète de l'itinéraire (pour montrer la voie et ne pas perdre son identité), poète à la ligne pour honorer la fonction de poète.

René Gnaléga, poète du cheminement qui, comme un pèlerin, muni de sa foi en l'homme et en Dieu, arpente les mémoires individuelles et collectives, les tréfonds du cœur et de l'âme pour espérer dépasser les tourments auxquels l'homme est confronté, d'où les nombreuses références aux souvenirs et à la contrition. Poète du parcours expérientiel qui initie à la "vraie vie", à l'image de celui qui apprend des épreuves, forgé dans le marbre des malheurs vécus et de la duplicité des hommes, toujours prêt à braver le sort et à surmonter les obstacles. Poète de l'itinéraire car aux yeux de l'auteur, l'existence humaine est faite non seulement d'errances, conséquences d'une vie d'insatisfactions, mais également de changements incessants qui nécessitent que l'on sache s'orienter. Ces errances conduisent tantôt vers l'autre, considéré comme un autre soi, à travers qui s'appréhende notre véritable reflet, tantôt vers nous-même, à l'image d'une quête de soi, du bonheur, du paradis et de l'ataraxie. Poète à la ligne pour pêcher les âmes troublées en ces temps désenchantés où l'ineptie, le nombrilisme et les apparences, dans un jeu de masques, sont au nombre des choses les mieux exposées.

René Gnaléga, poète à la ligne continue et discontinue, innovante et transgressive, se voulant orfèvre « [d]es mots qui font rêver » (*Gaudium*, p.36), toujours prompt à ouvrager le vers à des fins hédoniques. Poète à la ligne, résolument prêt au départ pour rejoindre « l'autre rive rêve » (*Quetzal*, p.17) et convertir les échecs d'hier en ferment des grandes réussites à venir. Poète à la ligne, écrivant « A fleur de vie » (*Gaudium*, p.47), le point levé, celui d'une plume engagée à la défense des valeurs humaines et œcuméniques. René Gnaléga, poète à la ligne dont le regard géo-scopique le tient à la fois à la marge, à hauteur et au-delà du monde réel pour en apprécier les turpitudes et la diversiformité dans le but d'apporter sa modeste contribution au bonheur de ses semblables.

Il ressort de tout cela que l'homme n'est plus le « poisson soluble⁴³ » surréaliste. Il s'en dégage qu'à l'instar de Jacques Prévert qui a voulu la poésie à hauteur d'homme, ancrée dans la quotidienneté, René Gnaléga la veut « accessible⁴⁴ », comme une parole amicale et conseillère. Relativement à l'accessibilité du discours poétique, l'on notera que, si pleine de préventions soit-elle, la bienveillance de l'auteur à l'égard du lecteur peut être interrogée car, quelle que soit la densité ou la dilution du

⁴²-Pierre Ballans, *L'écriture blanche. Un effet du démenti pervers*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.5.

⁴³-André Breton, *Poisson soluble*, Paris, Gallimard, [1923] 1996.

⁴⁴-René Gnaléga, *Propos recueillis par Mory Diomandé, Op. cit.*

langage poétique, il s'en trouvera toujours des personnes pour le juger difficile, hermétique, voire abscons.

Toutefois, cela traduit le souci du poète de se faire *martyr* de son temps, au bénéfice de l'Humanité. Il n'est pas dit que René Gnaléga a des élans lunatiques et suicidaires ou qu'il aurait fait l'objet d'une quelconque exécution. La notion de *martyr* doit plutôt être entendue ici au sens étymologique de *témoin* (du latin *martyrus*, du grec *martus*), car le poète est un témoin de l'actualité du monde, un témoin dont la parole a force de vérité et de témoignage pour maintenant et pour la postérité. S'il est question de ce qui se passe « sous nos yeux », (*Pampres*, p.17 ; *Gaudium*, p.22), c'est pour conférer à l'énonciation une certaine factualité et crédibiliser ainsi la parole poétique.

In fine, il apparaît que le regard du poète ne s'épuise pas avec la simple idée de l'homme qui est un être de matière soumis et confronté à ses passions, à ses travers, à ses contradictions et à son impuissance, sous le diktat du *fatum*. L'homme, c'est cet être charnel tenu par la chronométrie usuelle, donc par le temps qui symbolise sa finitude. L'homme, c'est aussi un être de désirs enferré dans l'exiguïté de la matière dont la dégénérescence inexorable devrait pourtant l'astreindre à plus de sagesse. C'est, pourrait-on dire, ce qui incline René Gnaléga à plonger dans le spirituel, voire le religieux. Au fil de ses écrits, il se préoccupe davantage de l'humain, donc de ce qui fait de l'homme un être sensible, altruiste, un être de cœur dont la quintessence divine est supposée gouverner l'attitude et le comportement. L'homme est véritablement un « extrait divin⁴⁵ », un être fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur, pour emprunter aux théologies révélées auxquelles l'auteur souscrit hardiment. Le poète, lui, est un « homme de conviction [qui] ne se laisse séduire / ni par les fastes et les charmes d'une vie factice / ni par les miroirs aux alouettes » (*Pampres*, p.27). C'est cette idée de l'Humanité et de la poésie que René Gnaléga se fait fort de transmettre à travers toute son œuvre.

2. Valeurs humaines et écriture sotériologique

Si René Gnaléga se fend d'une écriture perpendiculaire — au sens où l'horizontalité et la verticalité de la vie se recoupent, se conjoignent dans le champ scriptural pour signifier et symboliser la double plénitude humaine et divine, laquelle se déploie aux niveaux terrestre et céleste, social et spirituel — c'est pour répondre à une inquiétude, celle de l'homme face à *l'inconnu*, bien loin de ce à quoi invitait Arthur Rimbaud depuis le XIX^e siècle. C'est une constante de la production de René Gnaléga, une ligne continue qui traverse et relie son œuvre intégrale. Cette dimension de sa création poétique connaît son acmé dans *Gaudium*, un péan poétique où les vérités dites éternelles s'offrent à méditer sous l'instance d'une écriture sotériologique, empreinte d'altruisme et de

⁴⁵-André Breton, *Op. Cit.*, p.51.

sophrosyne, pour le Salut de l'Humanité. C'est sous ces traits symboliques que la dernière-née de René Gnaléga se révèle.

Parce que « le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence⁴⁶ », les paroles que René Gnaléga forme avec enthousiasme ont valeur de vérités fondatrices et inspirantes, à l'image d'un vademécum proposé comme viatique à « la famille humaine⁴⁷ ». Il en est ainsi tant l'existence est une longue marche faite d'épreuves parfois insurmontables. Cette marche effrénée est, entre autres, figurée dans le texte par l'itération dont fait l'objet la lettre S. Ce traitement itératif est amplifié par des occurrences anaphoriques et allitératives à valeur échoïque ou phonique pour figurer, d'une part, une mise en résonance de la sensibilité et de la conscience humaines, d'autre part, une mise en perspective des plans terrestre et céleste, humain et divin, horizontal et vertical de la vie. « La composition consonantique et vocalique des mots, de la chaîne sonore⁴⁸ », est commise à cela. Des réseaux phoniques obsédants se créent corollairement pour mettre en correspondance les pensées de l'auteur ou certaines réalités et, à l'évocation de sons redondants, produire un effet d'entraînement que le poète veut symboliquement comme la preuve d'un monde en voie de transformation.

Par ailleurs, S, cette sifflante inhérente au vent et au souffle dont elle tire sa substance et sa symbolique, fait entrer dans le texte l'idée d'une prise de parole, celle d'une voix murmurante qui traduit la méditation, le repentir et la prière. Elle inclut également l'idée du souffle de vie, vivifiant ou agonisant, qui témoigne à la fois de la finitude de l'homme et du prix d'une existence à laquelle l'on reste fortement attaché. Tout cela ramène, de façon lucide, à deux univers qui s'abouchent : d'une part se tient la figure tutélaire de Dieu dont le « souffle inonde l'onde et le monde » (p.20), d'autre part se diffuse le « souffle souffreteux du soufre » (p.19) qui enveloppe la terre tout entière, figurant une atmosphère caustique et anxiogène foncièrement marquée par un « spleen » (p.19) baudelairien dont le poète a fait sa passion.

Par sa forme à double courbe, la lettre S illustre graphiquement la sinuosité d'un chemin, la délinéation d'une voie à emprunter ou d'une route à frayer. C'est le tracé d'un parcours de vie, d'un cheminement intérieur, spirituel et existentiel au cours duquel toutes les rencontres sont possibles et toutes les expériences admises. Du coup, nous voici face au S du « silence – tintamarre » (p.19), silence révérenciel en dépit des turpitudes de l'âme. Nous voici exposés aux effets coruscants de l'astre solaire quand « la vie devient un rayon de soleil » (p.21), consacrant « la suprématie de la vie » (p.23) sur « la faucheuse » (p.23). Ici, le S de la *Sainte Bible*, parole de vie et source jaillissante dans laquelle le poète trempe inlassablement sa plume. Là, le S de la sanctification et du

⁴⁶-Gérard Dessons, *Introduction à l'analyse du poème*, Paris, Dunod, 1991, p.5.

⁴⁷-*Gaudium et Spes*, *Op. cit.*

⁴⁸-Gérard Dessons, Henri Meschonnic, *Traité du rythme. Des vers et des proses*, Paris, Dunod, 1998, p.167.

sacrifice christique pour, enfin, aspirer à « l'AMOUR ABSOLU TOTAL et ACHEVÉ. » (p.43).

L'on retrouve le S du signe des « temps qui tangent⁴⁹ », eu égard au monde à la dérive que le poète décrit. C'est encore le S, symbole du Sud (incarnant l'Afrique) devenu un espace d'incompréhensions qui a désespérément besoin de retrouver le Nord. S, sacrement offert aux cœurs fourbes avançant déguisés dans l'ombre des égos et des ismes de tous ordres. S salvifique de la mort piaculaire du Christ pour une Humanité en ruine : « Son sang versé est notre salut » (p.18). S de la « sève JUBILATOIRE » (p.28), « sève printanière nourricière » (p.50) pour des lendemains plus heureux.

C'est bien sous l'égide du Scriptural, voire du Scripturaire, que René Gnaléga commet son recueil. L'écriture sapientiale qu'il figure est prototypique de l'homme imperméable aux tourments de la vie car ayant atteint « ce parfait contentement de son état qu'on appelle le bonheur⁵⁰ ». C'est là la voie toute indiquée pour retrouver « la candeur suave de la vie familiale » (p.53) ainsi que ces « belles et vertes années » (p.53) dont le poète est nostalgique.

Sans donner dans un idéalisme extatique, René Gnaléga présente l'homme désormais quiet dans son esprit et dans son être le plus profond, conscient de « l'existence farcesque » (p.26) pour laquelle il n'y a plus à se lamenter. Même si le poète admet que « tout n'est que joies fugitives » (p.25), il soutient volontiers que la vie vaut d'être vécue, sous l'impulsion du Verbe poétique, source d'« harmonie du Cosmos » (p.52).

Aussi, il émerge au fil des pages une écriture allusive qui congédie tantôt la syntaxe usuelle pour exposer des poèmes sans verbe. Dans ce cas spécifique, en éludant les verbes — dont la charge sémantique vise à exprimer une action, un état ou un mouvement — René Gnaléga parvient à décupler le niveau interprétatif du texte pour donner au lecteur la latitude d'y attacher une signification qui se refuserait à toute exégèse univoque. Les poèmes « Femme » (p.38), « Le suc » (p.45), « Pulsion jubilatoire » (p.46) et « À fleur » (p.47) en sont la juste illustration. C'est de cette poésie dynamique, ouverte et actuelle que le lecteur doit se saisir.

Justement, au sortir de certains partages de lectures sur *Gaudium*, d'aucuns jugent quelque peu exclusive l'idée du salut chez René Gnaléga, lui opposant que toute croyance n'est qu'un relatif dans l'absolu de la foi en un Dieu Suprême. Au regard des religions dites révélées, bien différentes dans leur doctrine et dans leurs pratiques, un tel raisonnement peut naturellement être questionné. Il n'empêche que la démarche de

⁴⁹-Bernard Zadi Zaourou, *Chroniques des temps qui tangent (2002-2004)*, Abidjan, Frat-Mat Éditions, 2016.

⁵⁰-Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique précédée Des fondements de la métaphysique des mœurs*, Consulté le 25 juillet 2022, p.13. Disponible sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k95687k/f3.image.=Kant+Critique+de+la+raison+pratique>.

l'auteur se conçoit à l'échelle du régime socio-historique de l'œuvre « qui inclut lui-même un discours institutionnel⁵¹ » ici fondé sur le dogme religieux.

En clair, ce que René Gnaléga tient dans *Gaudium* a pour trépied les trois vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité. Une telle configuration du discours poétique prépare à la *conversion*, comme l'entend Denis Thouard, c'est-à-dire « l'instant qui césure la vie et inaugure une renaissance spirituelle dans la foi⁵² ». Au bout de la bienveillance apotropaïque du poète et des nombreuses exhortations qu'il adresse à la société, chaque être humain est mis devant ses responsabilités quant aux choix de vie à opérer.

Gaudium (*contentement, plaisir*), c'est la *joie*. C'est le fait de se réjouir sainement, d'une joie qui ne se nourrit pas de morgue, de raillerie ou de sarcasme. Loin du déplaisir que le monde moderne sert à tout-va, la recherche d'une dimension hédonique de la vie a tôt fait de mener le poète vers un univers édénique en attente de son avènement. La pensée œcuménique, pour dire universelle, qui s'en dégage visera alors à réconcilier et à fédérer toute la communauté humaine, principalement autour des valeurs que sont l'amour du prochain, le pardon et l'acceptation de l'autre.

En définitive, une interrogation demeure : « Que ferons-nous pour que le monde change sous nos yeux ? » (p.22). Si l'on prend pour fil de trame la question susdite, il nous revient de souligner d'un double trait la ferme volonté du poète d'apaiser le corps social et de donner libre cours au parcours de l'homme. Sur cette base, la dimension *politique* du recueil s'affirme. En l'espèce, cette notion [*politique*] doit être saisie à l'étage du socio-littéraire, dans une acception plus contenue et fidèlement à ce que Gérard Dessons en dit : c'est « l'ensemble des relations qui s'installent, par le langage, entre les sujets d'une communauté linguistique. Le poème étant le discours où s'expérimentent, à travers le langage d'un sujet, des modes de signification particuliers, concerne au premier chef l'ensemble des lecteurs-auditeurs⁵³ ».

L'on comprend mieux pourquoi, tout au long du recueil, langue hébraïque (l'hébreu, essentiellement emprunté au jargon religieux, chrétien), langues occidentales (le français, le grec, le latin et l'italien, ancrés dans le champ littéraire où l'auteur baigne en sa qualité d'homme de Lettres et de Culture) et langue ivoirienne (le dida, langue maternelle de l'auteur), langage humain (vernaculaire, véhiculaire, utilitaire) et Verbe divin (Les *Saintes Ecritures* en tant que *Parole de Dieu*) se côtoient sainement, même naïvement, pour informer l'écriture. C'est dire symboliquement que c'est par la parole poétique que les contradictions humaines, identitaires ou civilisationnelles seront dépassées, voire

⁵¹-*Théorie de la littérature, Op. Cit.*

⁵²-Denis Thouard, *Stylistique herméneutique : J.G. Hamann*, Consulté le 25 juillet 2022. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/1996-2007/Lettre/Thouard_Hamann.html>.

⁵³-Gérard Dessons, *Op. Cit.*, p.5.

résolues. C'est aussi par la parole poétique que l'homme pourra accéder à la plénitude des vérités dites éternelles et aura grâce aux yeux de son Créateur.

Convaincu de cette vertu singulière, René Gnaléga fait de la poésie le réceptacle des rires empruntés et des peines consécutives au déclin existentiel de l'homme. Sous l'injonction de sa plume, la poésie présente comme le lieu où s'estime la plénitude de l'âme et des esprits optimistes. La poésie devient encore le giron dans lequel viennent se lover les multiples élans des êtres en communion dont le poète exalte les espoirs. La passerelle qu'il érige entre les antipodes, entre l'intime de l'humain et du divin confirme sa volonté de tout faire tenir dans l'univers poétique, champ par excellence de « la vie renaissante » (p.33). Un relevé statistique corrobore cet état de fait.

En effet, il affleure dans l'œuvre la lettre V, le V de la vie qui symbolise, par sa forme en réceptacle, aussi bien la cavité utérine, matrice du monde, que le lieu où se candissent à la fois la vision du poète, les rêves et les désillusions de l'Homme. La lettre V est mentionnée 249 fois dans le recueil. Sans prétendre à une étude numérolgique, notons que la somme de ce nombre (2+4+9) donne 6 qui, dans un effet miroir, correspond au chiffre 9. Le graphisme inversé de ces deux chiffres (6/9) en fait le symbole de l'endroit et de l'envers, de l'avant et du revers, du recto et du verso ainsi que de tous les couples qui, bien qu'antithétiques, se tiennent de façon indélébile et se donnent sens. Par ailleurs, cela marque la mesure de ce qui est cyclique et inexorable, insécable et pérenne, à l'exemple d'un continuum qui ferait de tous les pôles des vases communicants ou des entités gémellaires dont l'une ne saurait exister sans l'autre.

Cette observation se vérifie encore avec l'idée de *Gaudium* traduite par la lexie « joie » dont 36 occurrences sont repérables dans l'œuvre, depuis le poème « Le salut » jusqu'au texte final « Hymne à la joie III ». 36 étant 3+6, donc 9, le caractère double de l'écriture se signale corollairement. La dialectique qui gouverne le monde du point de vue théologique — Dieu et Satan, le Bien et le Mal, le bonheur et le malheur, la joie et la tristesse, le salut et la damnation, le Paradis et l'Enfer, etc. — s'incarne pour ainsi dire dans le texte poétique.

Nonobstant cela, le recueil tient d'une écriture de la renaissance, annonciatrice de « l'éternelle vie » (p.24). Il en est ainsi car « 9 », c'est la durée de la gestation (9 mois), comme une période incubatrice du monde à venir, à l'instar de ce que Denis Thouard indiquait plus haut. « 9 » [noef], c'est également « neuf », donc ce qui est neuf, témoignage d'un monde nouveau en préparation. L'idée de la renaissance s'entend d'autant plus que 6 (3+3) et 9 (3x3) sont des multiples du chiffre 3 qui ramène inéluctablement à la Trinité, principe fondateur de la foi chrétienne. Cette Trinité se convertit en l'espèce dans le symbole de la trilogie de notre corpus.

In fine, chez René Gnaléga, la poésie est l'étalon suivant lequel la joie et l'espoir s'apprécient et s'éprouvent. Son écriture s'appréhende comme un chant de joie et d'espoir qui se révèle aux personnes en quête de paix intérieure. Cet « hymne du courage et de la victoire » (p.30), tel un *Te Deum*, incline à apprécier humblement ce que la vie nous offre à vivre, non sans oublier de venir à résipiscence ou de toujours retourner à Dieu en position d'orant. Cette pensée du poète ivoirien est élargie à l'ensemble de sa production pour en constituer la trame de fond et la finalité.

Conclusion

La poésie de René Gnaléga émerge dans un univers fait d'interactions sociales manifestes qui commandent que l'on envisage l'existence humaine comme une occasion pour l'homme de se parfaire au fil des expériences et au contact des autres. En plaçant son écriture sous l'égide d'un *nous* individuel et collectif, le poète entend militer en faveur d'une prise de conscience et de responsabilités de ses semblables quant aux réels enjeux de la vie présente. Le basculement dans le champ religieux, spirituel, sert justement cette intention qui ne peut se concrétiser qu'avec l'assentiment des *lecteurs-auditeurs* évoqués *supra*.

Loin de tout esprit moraliste ou prosélyte, le poète entend que « la poésie entretient des liens avec le salut de l'homme, la vie pleine et abondante.⁵⁴ » En tant qu'outil de médiatisation des relations sociales, la parole préside également aux rapports humains et module la société. L'auteur enchérit en tenant que « la parole apporte le salut à l'homme⁵⁵ ». Si cela peut passer pour une profession de foi, René Gnaléga se détermine toutefois comme convaincu des vertus lénifiantes, apaisantes, de la poésie dans un monde rude d'où la bonté, l'empathie, la solidarité et toutes les autres valeurs humaines fédératrices tendent malheureusement à être mises à la marge.

Pourtant, pour l'auteur, le bonheur réside dans la joie que l'on devrait tous nourrir au quotidien. La joie dans la paix du cœur, dans la présence de l'autre, dans le regard des siens ou dans la victoire sur les épreuves, une victoire dont la plus grande est le fait d'être en vie. « La joie est par conséquent une injonction divine, elle est consubstantielle à la création poétique.⁵⁶ » C'est cette intime conviction que René Gnaléga livre dans une écriture de *nous* dont la finalité tient dans l'idée de mettre en harmonie l'Homme, le Créateur et le Cosmos.

Bibliographie

AMOSSY R. (2010), « Nous » : la question des identités de groupe. Ou la construction d'un ethos collectif in *La présentation de soi*, PUF, 2010, pp.156-182.

⁵⁴-René Gnaléga, Propos recueillis par Mory Diomandé, *Op.cit.*

⁵⁵-*Ibid.*

⁵⁶-*Ibid.*

- BALLANS P.(2007) *L'écriture blanche. Un effet du démenti pervers*, Paris, L'Harmattan.
- BARTHES R. (1972). *Le Degré zéro de l'écriture (1953)*, Paris, Seuil.
- BRETON A. (1996). *Poisson soluble*, Paris, Gallimard.
- DESNOS R. (1975). *Destinée arbitraire*, Paris, Gallimard.
- DESSONS G. (1991), *Introduction à l'analyse du poème*, Paris, Dunod.
- DESSONS G. & MESCHONNIC H. (1998), *Traité du rythme. Des vers et des proses*, Paris, Dunod.
- FOULQUIE J. (1984), *L'existentialisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Gaudium et Spes*, Constitution pastorale, Concile Vatican II, 8-12-1965, Consulté le 27-07-2022, URL : <https://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_cons_/19651207_gaudium-et-spes_fr.html#_ftn1>.
- GNALEGA René, Propos recueillis par Mory Diomandé lors de la cérémonie de présentation du recueil de poèmes *Gaudium*, Abidjan, Librairie Carrefour, Vendredi 03 mars 2023.
- GNALEGA R. (2023), *Gaudium*, Abidjan, Editions GNK.
- GNALEGA R. & MARTIN D. (2015), *Quetzal*, Paris, Editions du Panthéon.
- GNALEGA R. (2017), *Pampres*, Paris, Doxa.
- GREIMAS A. J. (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Librairie Larousse.
- HARTE M. I. (2014), *Revue Témoigner. Entre histoire et mémoire*, numéro 118, septembre 2014, Disponible sur <<http://temoigner.revues.org/1277>>.
- HUGO Victor, « La fonction du poète » in *Les rayons et les ombres, Œuvres complètes*, Paris, Delloye, 1840, Disponible sur <<https://g.co/kgs/iFhY9g>>.
- KAËS R. (1999), *Les théories psychanalytiques du groupe*, Paris, PUF.
- KANT E., *Critique de la raison pratique précédée Des fondements de la métaphysique des mœurs*, Consulté le 25 juillet 2022, p.13. Disponible sur <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k95687k/f3.image.=Kant+Critique+de+la+raison+pratique>>
- MIAMPIKA Landry Wilfried, « L'élan poétique aujourd'hui » in *Africultures : Que peut la poésie aujourd'hui ?*, Numéro 24, Décembre 1999, Disponible sur <<http://africultures.com/lelan-poetique-aujourd'hui-1157>>.
- MICHAUX H. 1963), « En pensant au phénomène de la peinture » in *Passages*, Paris, Gallimard.
- PERSE S-J. (1972), « Témoignages littéraires », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.
- PICAVET E. 2005, « Vanité du moi et sujet de la décision : Pascal, Bossuet, Fénelon », *Littératures Classiques* Numéro 56, Armand Colin, 2005, pp.119-132, Disponible sur <<https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2005-1-page-119.htm//>>.

- RIMBAUD Arthur, *Lettre du voyant*, 1871, Disponible sur <http://www.artyuioip.fr/Arthur_Rimbaud_les_lettres_du_voyant_files/artyuioip10A-Rimbaud-Les%20lettres%20du%20voyant.pdf>.
- SAISI L. (2019), « La fonction du poète-penseur dans la société. Actualité de Victor Hugo » dans *Humanisme* numéro 324, Editions Grand Orient de France, pp.77-87, Disponible sur <<https://www.cairn.info/revue-humanisme-2019-3-page-77.htm>>.
- SALL B. (1999), « Je veux être un bâtisseur de rêves » in *Africultures : Que peut la poésie aujourd'hui ?*, Numéro 24, Décembre 1999, Disponible sur <<http://africultures.com/je-veux-etre-un-batisseur-de-reves-1158>>.
- Théorie de la littérature (1975-1985 et 1992-1997)*, Consulté le 26 juillet 2022. Disponible sur : <<https://fr.scribd.com/document/15723977/THEORIE-DE-LA-LITTERATURE>>.
- THOUARD D., *Stylistique herméneutique : J.G. Hamann*, Consulté le 25 juillet 2022. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/1996-2007/Lettre/Thouard_Hamann.html>.
- ZADI ZAOUROU B. (2016), *Chroniques des temps qui tangent (2002-2004)*, Abidjan, Frat-Mat Éditions.